

La Librairie Hannenorak : paroles des Premiers Peuples

Marie-Ève Blais and Marie Parent

Number 321, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89403ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, M.-È. & Parent, M. (2018). La Librairie Hannenorak : paroles des Premiers Peuples. *Liberté*, (321), 51–53.

La Librairie Hannenorak : paroles des Premiers Peuples

Entretien avec Daniel Sioui

MARIE-ÈVE BLAIS ET MARIE PARENT

Daniel Sioui a fondé la Librairie Hannenorak en 2009 en plein cœur de Wendake, communauté wendat de la région de Québec. Il s'agit de la seule librairie spécialisée en littérature des Premières Nations ainsi que de la seule librairie située en territoire autochtone au Québec, et possiblement au Canada. En 2010, il cofonde avec son père, l'auteur Jean Sioui, les Éditions Hannenorak, une maison qui publie une grande diversité d'ouvrages – contes, nouvelles, romans, essais, poèmes – issus des Premières Nations.

Daniel Sioui est aussi membre de Kwahiatonhk!, un organisme de promotion de la littérature écrite par les auteurs autochtones, et l'un des cofondateurs du Salon du livre des Premières Nations, tenu chaque automne depuis 2012.

Liberté est allé le rencontrer à Wendake, dans sa librairie.

D'où t'est venue l'idée de fonder une librairie spécialisée en littérature des Premières Nations ? Qu'est-ce qui t'a permis de démarrer ce projet ?

DANIEL SIOUI – C'est en 2007-2008 que j'ai commencé à réfléchir à ce projet. Avant tout, c'est l'amour de la littérature qui m'y a poussé. Je traversais une phase difficile et la lecture m'a sauvé. À ce moment-là, je ne faisais que ça, lire douze heures par jour. Je voulais transmettre cette passion. L'autre passion qui m'a motivé, bien sûr, c'est celle de ma culture. Plus jeune, je ne la connaissais pas vraiment, et quand je me suis mis à m'y intéresser, j'ai cherché des livres d'auteurs autochtones; c'était pratiquement introuvable! À l'époque, il y avait la Librairie du Nouveau Monde, dans le quartier Petit Champlain à Québec, qui avait une section « Littérature autochtone » où je pouvais aller fouiller, mais il n'y avait presque rien. Dans les communautés autochtones, certaines boutiques d'artisanat offrent quelques livres à vendre, mais il n'y a pas de libraire qui connaît ces titres et est en mesure de conseiller les clients. C'est pourquoi j'ai eu l'idée d'ouvrir une librairie pour rassembler tout ce qui parlait des Premières Nations.

Au début, j'imaginai un café-librairie, mais après quelques années les livres ont pris toute la place, alors le coin café a pris le bord! Tout le monde me disait qu'une librairie sans café ne serait pas rentable, mais finalement, ça fait presque dix ans que ça fonctionne. On s'est installés dans la maison que mon grand-père a bâtie de ses mains, où mon père a vécu, comme mon frère, ma sœur et moi. J'y travaille avec ma blonde, Cassandre Sioui. C'est vraiment une affaire familiale.

Pour une librairie indépendante, ce qu'on appelle le « fonds », soit les différents livres et collections qui ne sont pas des nouveautés, définit en quelque sorte l'identité de la librairie. Comment as-tu constitué le fonds de la Librairie Hannenorak ?

Oh, ça été long! Comme je fais des achats très ciblés, les représentants des maisons d'édition ne viennent pas me voir chaque mois pour me présenter leurs nouveautés, c'est donc moi qui dois faire le tour de tous les catalogues, sélectionner les livres qui m'intéressent et faire des commandes fermes, c'est-à-dire que je ne peux pas retourner les exemplaires invendus, ce qui implique un risque financier plus grand. Quand j'ai démarré la librairie, je ne savais pas qu'il y avait tant de littérature issue des Premières Nations. C'est en explorant chaque maison d'édition et en accumulant les trouvailles que j'ai découvert l'ampleur du choix. C'est ce que permet la constitution d'une librairie spécialisée: faire des recherches et rassembler un corpus qui auparavant était éparpillé, pas toujours facile d'accès. Évidemment, il y a encore plus de choix du côté anglophone, mais ici, notre fonds est à 90 % francophone,



parce que, dans la région de Québec, il n'y a pas vraiment de public pour la littérature en anglais.

Justement, si tu avais à analyser le profil de ceux et celles qui fréquentent ta librairie, comment décrirais-tu ton public ?

Ma clientèle est principalement composée de touristes, surtout de Français qui veulent absolument connaître les Autochtones et viennent à Wendake spécifiquement pour cette raison. On les aime, les Français! Mais on accueille aussi des chercheurs et des étudiants, en littérature autochtone ou en histoire. J'ai quelques clients réguliers, qui viennent quelques fois par année pour explorer les nouveautés. Mais évidemment, ils lisent autre chose que de la littérature autochtone, alors ils ne viennent pas ici toutes les semaines...

Est-ce que les gens de Wendake fréquentent la librairie ?

Comment ton travail est-il perçu dans les communautés autochtones en général ?

Les gens de Wendake viennent un peu, mais pas tant que ça. Il y a plein de gens qui lisent ici, mais ils sont encore frieux à l'idée de s'intéresser à leur propre culture. Au début, ma vision était assez utopique. Les Wendats sont fiers, je pensais qu'ils voudraient en savoir plus sur la littérature écrite par les leurs, c'était même ma mission première. Mais il y a une résistance à tout ce qui est culturel, surtout chez les plus vieux. Je pense que beaucoup de gens ont encore honte d'une certaine partie de leur héritage, parce qu'ils se sont fait tellement souvent dire que ça ne valait rien, qu'ils devaient oublier qui ils étaient. Mais chez les 40 ans et moins, on remarque un renouveau. Les plus jeunes semblent s'intéresser davantage à leur culture.

C'est pour ça que maintenant, je concentre mon effort sur les écoles. C'est ce que j'aime. L'année dernière, par exemple, on a organisé deux minisalons du livre, à Opitciwan et à Lac-Simon, parce que j'avais réussi à avoir une subvention comme éditeur. J'ai

SUGGESTIONS DE DANIEL SIOUI

TOMSON HIGHWAY, CHAMPION ET OONEEMEETOO, TRAD. DE ROBERT DICKSON, ÉDITIONS PRISE DE PAROLE, 2004.

Le roman de Highway, à la fois drôle et touchant, est un incontournable pour mieux comprendre la réalité des Autochtones.

J. D. KURTNESSE, DE VENGEANCE, L'INSTANT MÊME, 2017.

Un premier roman inattendu, explosif... et duquel on ne sort pas indemne!

BERNARD ASSINIWI, LA SAGA DES BÉOTHUKS, LEMÉAC, 1996 (RÉÉDITÉ EN 2016).

Ce roman phare d'Assiniwi nous révèle un fait méconnu de notre

histoire: les origines et la disparition de la nation béothuk.

THOMAS KING, UNE BRÈVE HISTOIRE DES INDIENS AU CANADA, TRAD. DE LORI SAINT-MARTIN ET DE PAUL GAGNÉ, BORÉAL, 2014.

Le recueil de nouvelles à lire pour découvrir l'humour grinçant autochtone!

MARILYN DUMONT, UNE VRAIE BONNE PETITE MÉTISSE, TRAD. DE SYLVIE NICOLAS, ÉDITIONS HANNENORAK, 2015.

La poésie de Dumont, nouvellement nommée membre à vie de la Ligue des poètes canadiens, rend un vibrant hommage à la nation métisse et dénonce les injustices vécues.

monté un spectacle mélangeant le conte, la lecture et les marionnettes pour montrer aux élèves que la littérature, ça peut être vivant. Ce qui compte, c'est que les jeunes des communautés des Premières Nations aient accès à des livres qui les touchent, qui peuvent leur ressembler, leur donner le goût de la littérature... Je crois au pouvoir de la littérature, car moi, en tout cas, ça m'a sauvé. Dans les écoles, que ce soit des profs autochtones ou non, beaucoup introduisent la littérature autochtone dans leur classe, et ça, ça m'a vraiment surpris. J'essaie de m'y rendre le plus possible, mais ce n'est pas toujours évident, parce que les communautés sont très éloignées les unes des autres et il y a peu de financement pour ce type d'activités.

Et quel est l'accueil des Québécois.es ? As-tu l'impression qu'il y a un intérêt plus important envers la littérature des Premières Nations depuis quelque temps ?

Au début, c'était difficile. Ça a été très long avant que je me fasse connaître. Mais ça commence à changer. C'est sûr que je ne fais pas vraiment de publicité,

mais les quelques fois où j'ai donné des entrevues à Radio-Canada, par exemple, ça a fait exploser les ventes. Les gens nous découvrent peu à peu, et quand ils viennent nous voir, ils nous disent que c'est une nécessité, d'avoir un lieu pour faire connaître la littérature autochtone.

Depuis les trois ou quatre dernières années, on entend davantage parler des pensionnats. Peut-être que les Québécois commencent à prendre conscience que ce n'est pas parce qu'on est Autochtones qu'on a des problèmes... C'est parce qu'il s'est passé quelque chose. Ils semblent intéressés à en savoir un peu plus, à comprendre les raisons derrière nos problèmes. Plusieurs commencent à réaliser les effets qu'a pu avoir la colonisation.

C'est sûr que les Québécois en général ne sont pas naturellement portés à aller vers la littérature autochtone, alors il faut aller vers eux. Je pense que c'est la seule solution. La création du Salon du livre des Premières Nations, qui est née d'une initiative de mon père, l'écrivain Jean Sioui, qui organisait des résidences d'auteurs à Wendake, a été pensée dans le but de faire connaître ces auteurs à un plus large public. Évidemment, pour moi, un auteur, c'est un auteur, qu'il soit autochtone ou québécois. Mais il semble

qu'on doit encore leur accoler l'étiquette « littérature autochtone » pour que ces livres-là fassent leur chemin et trouvent leur public.

Ton rapport à la littérature semble parfois entrer en conflit avec ce projet de défendre la « littérature autochtone », comme si c'était une catégorie, une mise en boîte par rapport au reste de la production littéraire. Quel est ton point de vue par rapport à ça ?

Je ne le sais pas moi-même ! C'est un dilemme que je ne suis pas capable de résoudre. J'ai le projet de devenir une librairie générale dans la prochaine année, et je me demande encore si je vais garder une section « romans autochtones » ou les mêler au reste. Comme libraire, je pense que c'est bien que ce soit séparé parce que les lecteurs intéressés par ce corpus vont trouver immédiatement ce qu'ils cherchent, et peut-être en acheter plus. Or, dans les librairies générales québécoises, on ne sépare pas la production autochtone du reste, et mes clients me disent qu'ils ne trouvent de littérature autochtone nulle part, qu'ils ne la connaissent pas. Qu'est-ce qui est mieux pour ces auteurs-là ? Être vendus comme auteurs autochtones ou se perdre dans la masse ? C'est la même question pour votre revue. Est-ce que c'est bien de faire un numéro spécial consacré aux Autochtones ou aurait-on dû intégrer cette question à tous les autres enjeux dont vous traitez ? Est-ce qu'on continue d'être séparés du Québec ou on veut s'y mêler ? C'est une question de société pour laquelle je n'ai pas de réponse. C'est sûr que moi, je me sens Wendat avant tout, pas Québécois. Si on distingue la littérature espagnole, française, anglaise, eh bien la littérature autochtone aussi devrait l'être. En même temps, c'est comme si on en faisait une littérature étrangère. Mais je continue de croire que si on se regroupe, on a une voix plus importante que chacun de son côté. C'est aussi pour ça que j'ai fondé ma maison d'édition.

Tu as cofondé les Éditions Hannenorak avec ton père un an après l'ouverture de ta librairie. Est-ce que cette idée est née d'une prise de conscience de certains besoins ou de certains manques liés directement à la production que tu vendais ?

Oui, c'est tout à fait ça. On rencontrait des auteurs autochtones dont le travail n'était pas si bien mis en valeur, parce qu'ils se retrouvaient perdus au milieu de catalogues tellement diversifiés. En les réunissant sous une même bannière, on souhaitait défendre activement cette production, lui permettre de se tailler une place de choix dans la vie littéraire du Québec. Aussi, pour certains projets bien particuliers, les auteurs ressentaient le besoin d'être édités par une équipe composée d'Autochtones, qui comprennent leur parcours et les épreuves qu'ils ont pu vivre. Par exemple, quand Sylvain Rivard a écrit *Les poupées* pour rendre hommage aux femmes autochtones disparues et assassinées, il ne voulait pas publier ailleurs que chez nous. Certains sujets exigent d'être traités avec une délicatesse, une connaissance des réalités autochtones qu'on ne retrouvera pas chez un grand éditeur généraliste. Notre maison a aussi une mission éducative. Par exemple, on va publier cette année *Les survivantes*, un projet parrainé par le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM), qui porte sur la prostitution chez les femmes autochtones. À cette occasion, on collabore avec différents organismes pour arriver à diffuser le livre dans les communautés. Notre but est que les Autochtones aient accès à des livres qui les concernent et sont conçus pour eux.

Une partie du travail de la maison d'édition consiste aussi à permettre le développement d'auteur.e.s qui n'auraient pas accès à la publication autrement. Pourquoi vous êtes-vous donné ce mandat ?

On accompagne certains auteurs qui n'ont pas eu la chance d'avoir d'éducation, mais qui planchent sur leurs manuscrits

depuis des années. On les encadre tout au long de ce processus. On le voit comme un travail à long terme. C'est important parce qu'il n'y a pas assez d'auteurs. Il y a environ 50 000 Autochtones qui parlent français au Québec ; c'est sûr qu'on ne produira pas 100 auteurs par année. Mais c'est aussi parce que le système d'éducation n'est souvent pas adapté à notre réalité. Malheureusement, cela entraîne un taux de décrochage scolaire plus élevé dans les communautés et bloque l'accès à l'égalité des chances. Et puis, les Autochtones commencent seulement à croire en eux. Les personnes âgées, surtout, se sont tellement fait taper dessus, elles commencent à peine à être un peu moins gênées, à avoir moins honte d'elles-mêmes... J'en rencontre qui me disent vouloir écrire leur histoire.

Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour renverser la vapeur ? Quelles structures, quelles ressources pourraient stimuler la création littéraire chez les auteur.e.s autochtones ?

Il faut plus de résidences d'auteurs pour les Autochtones, mais il faut surtout bien les planifier. Ça ne sert à rien de rendre disponible un formulaire sur Internet et d'espérer que les jeunes s'inscrivent. Ça ne fonctionne pas comme ça dans les communautés. On doit aller les chercher. Et pour ça, il faut que les jeunes rencontrent des auteurs, qu'ils soient en contact régulièrement avec la littérature. Organiser des salons du livre, inviter des auteurs dans les communautés sont des manières de le faire. Ça prend du soutien gouvernemental pour financer ces initiatives. Je reviens toujours à cette passion de la littérature que j'ai, et que je veux partager. (L)

- ♦ **Marie-Ève Blais** est cofondatrice de l'Euguélonne, librairie féministe, à Montréal. Elle est responsable du développement commercial aux Éditions Mémoire d'encrier.
- ♦ **Marie Parent** est membre du comité de rédaction de *Liberté*.